

Monique Pinol-Douriez, Myriam Boubli, Guy Gimenez,
Alberto Konicheckis

NAISSANCES DE PENSÉE

PINOL-DOURIEZ, M., BOUBLI, M., GIMENEZ, G., KONICHECKIS, A., 1994.
Naissances de pensée.
In *Didier Anzieu, Les voies de la psyché*. Paris, Dunod, 237-253.

Offrant aux cliniciens et chercheurs français de nouveaux moyens de travail grâce à la traduction de *l'Introduction aux idées psychanalytiques de Bion*, Didier Anzieu (1976, XII) rappelait que, « s'il y a pour Bion un impensant, il n'y a pas d'impensable ». Et il regroupait, sous la notion de « pensée primaire », tout à la fois la première « activité de penser », celle qui « à l'origine se confond avec un processus destiné à décharger le psychisme de l'excès de stimuli » et les pensées, qui ne sont alors « rien de plus que des impressions sensorielles et des vivances émotionnelles très primitives » (Grinberg *et al.*, 1972, 51). Cette « pensée-acte », « je suis tenté, écrivait Anzieu, de l'appeler l'impensante : la pensée-mort psychique » (XI). Voilà pour « l'impensant » : celui qui ne peut être transformé chez le nourrisson que grâce à la « capacité de rêverie » de la mère (au sens de « capacité d'imagination non appuyée sur le raisonnement », Grinberg *et al.*, 1972, 54), et celui qui est offert au travail psychanalytique, lorsque celui-ci se développe dans l'interaction avec des patients psychotiques ou souffrant de failles narcissiques : travail psychique « à la frontière de l'impensant et du premier pensant symbolisable » (XIII). *La naissance de la pensée* trouve alors son origine dans un travail effectué, selon Anzieu, « à la place du patient » (ou du bébé), puisque l'un et l'autre sont « hors d'état d'y pourvoir » (XIII). Remarque qui insiste sur la nécessité de l'engagement d'un appareil psychique extérieur à celui qui ne peut naître à la pensée sans l'aide d'un autre psychisme (Meltzer, 1984).

Mais la naissance de la pensée peut s'opérer aussi en tout un chacun, chaque nuit, grâce aux transformations à l'œuvre dans l'activité onirique. Reprenant les hypothèses de Bion sur le développement de la pensée (1962), Meltzer (1983) analyse en effet les transformations oniriques comme des « résolutions de problèmes », véritables « transformations du pulsionnel en symbolique, transformations dont nous ne connaissons pas mieux le véritable "comment" que nous ne connaissons celui de la transformation de la matière inerte en matière vivante » (F. Bégoïn-Guignard, 1986, 454 ; 1988, 55). Dans de nombreux textes, Anzieu rappelle la fonction vitale du rêve : non seulement il « retisse la nuit ce qui du Moi-peau s'est défait le jour » sous l'impact des micro-traumatismes cumulatifs, mais encore il « remet l'appareil psychique en contact avec l'intégration de la psyché dans le soma », préparant le moi aux innovations de nouvelles intégrations (1985a, 1985b).

La « naissance originaire » de la pensée est bien entendu difficilement datable, mais les relations qui se développent entre le bébé et sa mère, entre l'enfant ou l'adulte psychotiques et leur thérapeute, entre le rêve et le rêveur, font figure de paradigmes pour comprendre ce « penser » qui « commence avec le contenir des sensations ou affects [...], contenir qui colmate l'angoisse d'un vidage primordial [et] qui pose ce premier symbole qu'est le non-sein (en arrivant à constater l'absence du sein maternel sans en être détruit) » (XI). Et ces paradigmes de la naissance de la pensée peuvent servir d'outils qui nous permettent de reconnaître, en toute émergence d'une pensée vivante, une naissance due à une interrelation entre « l'impensante » originaire (appelée parfois « part psychotique », Bion, 1957, ou « facteurs schizoïdes », Fairbairn, 1952, de la personnalité) et un appareil psychique « contenant », que celui-ci soit extérieur : celui de la mère, du thérapeute ¹, de l'analyste de groupe, du psychopédagogue, etc., ou qu'il ait déjà été intériorisé et que les parties « non-nées » du psychisme continuent à se développer dans la rencontre entre les éléments féminins et les éléments masculins de l'organisation intrapsychique. Dans ce développement, l'acquisition de la capacité à utiliser la langue maternelle, en « double articulation », marque une période particulièrement sensible et féconde, celle de la naissance d'une pensée dite « verbale », encore jamais advenue, et qui aura à lutter constamment,

pour demeurer vivante, contre les scories des habitudes langagières, sociales et sensori-motrices du « vidage de sens ». Enfin, il peut arriver que des traumatismes liés à des vécus impensables entraînent un processus fatal de déliaison et des attaques contre la pensée, contre les paroles, contre les mots, avec expulsion d'« objets bizarres » et hallucinations ¹.

Nous allons ici évoquer quelques travaux en cours de réalisation dans le groupe de recherche auquel nous appartenons, groupe dont l'objectif est d'étudier les formes et les transformations des processus de pensée comme constituants intrinsèques du développement psychique. Les travaux de ce groupe, qu'ils soient ici cités ou non, qu'ils concernent le développement psychique individuel ou groupal, se sont étayés sur les hypothèses que Didier Anzieu a mises en travail dans l'œuvre qu'il a ouverte, notamment les hypothèses concernant le tissage des enveloppes contenantes, leurs emboîtements, leurs liaisons. Nous espérons que les exemples donnés en témoigneront. Ces hypothèses se sont révélées fécondes pour l'exploration d'une pensée qui, pour être vraie selon la vérité de la réalité psychique, se doit d'épouser les « vicissitudes de l'être, du connaître et de l'éprouver » (Khan, 1974).

UNE PEAU POUR LES PENSÉES DU NOURRISSON

Le premier « contenir » s'identifie originairement à la capacité « contenante » de la mère qui s'exprime et se tisse des correspondances internes à la dyade : inter-sensorielles, -sensuelles, -toniques, -motrices, -émotionnelles. Enveloppes intersubjectives (Bâtes *et al.*, 1979 ; Stern, 1985 ; Trevarthen, 1978) qui utilisent l'amodalité ou la transmodalité perceptives (Meltzoff et Borton, 1979 ; Stern, 1985) et qui s'expriment en synchronies interactionnelles (Schaffer, 1977), ces enveloppes : tactile, sonore, thermique, olfactive, tonique, rythmique, visuelle, sont en une étroite correspondance soutenue par la compréhension inconsciente de la mère. Tout se joue dans un processus si « naturel », en partie précodé, si bien ajusté, que les articulations sont peu discernables en dehors des échecs pathologiques. Cependant les observations cliniques précises des interactions mère-nourrisson (selon la méthode d'E. Bick, 1968), ainsi que l'explosion des

1. Le bref exposé, rapporté plus loin, d'une séquence thérapeutique avec un enfant psychotique de trois ans, suivie par M. Boubli, exemplifie la portée heuristique de l'hypothèse de Bion pour l'étude précise de processus de pensée naissants.

1. Voir plus loin le cas de Jacques suivi par G. Gimenez.

psychique. Par contre, une « présence-absente » de la mère peut entraîner le bébé dans une grande confusion, par exemple lorsque des mères puéricultrices travaillent dans la crèche même ou est accueilli leur enfant.

Nous avons observé que, dans les trois cas où les mères sont absentes de la crèche, situation la plus commune, les enfants observés développent relativement fréquemment, au cours de leur première année, des prises d'appui sur le corps propre : succions, touchers, recherches de contacts appuyés, insistance sur des postures particulières, gestes d'incorporation orale, d'accompagnement, vocalisations tactilement éprouvées et variées, etc. Le « Moi-peau » naissant se constitue et est utilisé par eux de façon créative, principalement dans ses fonctions de « maintenance », « contenance », « intersensorialité », « recharge libidinale », « inscription » des expériences (Anzieu, 1985a, 97-104). Au cours de la seconde année, ce genre de prises d'appui est significativement moins fréquent. C'est le contraire pour les trois enfants dont les mères sont puéricultrices dans la crèche¹. Ces enfants utilisent peu leur propre corps comme appui psychique au cours de la première année, c'est-à-dire l'année où leurs mères travaillent dans la section qu'ils fréquentent. En revanche, la deuxième année, lorsque la mère, toujours présente à la crèche, travaille dans une autre section, les recours au corps propre augmentent significativement, mais ils s'élaborent peu en réseaux d'étayage ouverts, diversifiés. Les enfants y cherchent majoritairement, comme déjà la première année, soit des compensations autoérotiques immédiates face à des frustrations intolérables (« fonction de recharge libidinale »), soit la contention d'excitations qui les submergent. Les fonctions de codage de l'expérience, d'inscription signifiante, d'intégration, n'apparaissent pas. Il semble que ces enfants ne se soient pas encore suffisamment dégagés de la « peau commune » avec leur mère pour tisser, au moins dans la situation de la crèche, une peau pour leur pensée.

Il est d'autant plus remarquable de constater que ces enfants, comme tous les autres, perçoivent parfaitement la « fonction de penser » exercée par l'observatrice. Comme si un « appareil à penser » extérieur pouvait être presque plus pregnant pour eux que le corps propre. Tous les enfants, en effet, sans exception, ont manifesté sensi-

1. Notons que deux d'entre eux bénéficient avec leur mère de relations affectives comparables à la gamme de celles vécues par les enfants « tout-venant » : investissement réciproque à l'intérieur de la dyade et asymétrie de la relation, plus ou moins dynamisée par la maturité psychique parentale ; le troisième, par contre, est en carence : pas de réciprocité de l'investissement affectif et relative immaturité de la mère.

bilité, compréhension, respect, du « *setting* » mis en place par l'observatrice : elle est attentive à un seul enfant à la fois pendant la durée d'une observation, elle est non intervenante, vigilante, non projective, elle offre empathie et attitude réflexive. Si aucun enfant n'a troublé le dispositif, la corrélation est néanmoins frappante entre les qualités du Moi-peau naissant et les capacités à tirer profit de « l'appareil à penser » de cette observatrice, si toutefois l'on apprécie les unes et les autres à la richesse, à la diversité, aux liaisons, qui caractérisent les réseaux d'étayage élaborés à partir des appuis recherchés sur le corps propre et sur l'observatrice.

Les bébés qui tissent un Moi-peau créatif de réseaux d'échanges diversifiés, ceux dont la mère est absente de la crèche, sont aussi ceux qui tirent le meilleur parti du regard de l'observatrice pour construire des étayages de bonne qualité. La connotation affective de l'échange de regards est positive ; les enfants vérifient souvent la disponibilité de pensée de l'observatrice et ils l'utilisent dans des regards de

« prise à témoin » et/ou de connivence (recherche de confirmation du sens qu'ils donnent aux événements) ainsi que dans des regards

« réflexifs » qui accompagnent une suspension de leur activité et semblent coïncider avec un retrait élaboratif.

Chez les deux bébés dont les mères, présentes à la crèche, entretiennent avec eux des relations chaleureuses (et même, pour l'une d'elles, tout à fait « matures »), bébés dont le Moi-peau naissant n'est pas encore dégagé de la relation exclusive de la mère, la connotation affective des regards vers l'observatrice est franchement négative, méfiante ; elle entraîne parfois des évitements. Exceptionnellement, et c'est toujours lorsque leur mère n'est pas disponible pour eux, l'enfant recourt au regard de l'observatrice pour y puiser un réconfort immédiat, ponctuel, fusionnel, semblable à celui recherché par eux dans leurs rares recours au corps propre. Aucune de ces prises d'appui ne se développe en réseaux d'étayage diversifiés : le contact (œil-à-œil, ou du toucher sur le corps propre) se clôt sur lui-même.

Le troisième enfant dont la mère est présente à la crèche ne bénéficie dans la dyade ni d'un investissement réciproque ni d'une relation dynamisée par l'écart intergénérationnel de la maturité psychique parentale. Il est frappant de constater que cet enfant ne prend quasi aucun appui sur son propre corps la première année, et extrêmement peu la deuxième. Il ne développe dans sa vie à la crèche aucun autoérotisme. Le corps n'est pour lui ni support de compensations, ni instrument d'élaboration des expériences. Cet enfant apporte une illustration vivante à la thèse selon laquelle le Moi-peau ne peut se construire que par son lien à l'objet primaire, la mère. Ce bébé « sent » non à son corps, mais à des objets physiques. Lorsque sa faim

de relations objectales demeure sans issues, il se colle à un objet physique en une suture contraignante. L'occasion de la présence de l'observatrice va lui offrir la possibilité d'une sustentation par le regard. Conformément à l'hypothèse développée par Meltzer (1984) au sujet des enfants carences, il demandera à ce « conteneur pensant », et avec un *a priori* de confiance absolue, réconfort, reflet de lui-même, connivence. Mais les transferts, sur d'autres objets, d'une telle confiance provisoirement retrouvée n'amorcent que ponctuellement des prises d'appui étayantes. Pourtant, le fait que cet enfant sache reconnaître les « objets pensants » adéquats pour son développement, et qu'il sache les utiliser au moins partiellement, témoigne d'une certaine organisation autour de la représentation de son incomplétude et de l'objet du manque. D'autres enfants, par contre, autistes ou psychotiques, souffrent d'un vide de non-constitution des structures de pensée. Il en est ainsi pour Eve, suivie dans le cadre d'un CAMPS.

TROU DANS LA PSYCHÉ - NAISSANCE DE LA PENSÉE

Eve a 3 ans et demi lorsqu'elle est reçue¹ avec ses parents, épuisés, déprimés par ce qu'ils ressentent comme une fatalité inéluctable : Eve est la deuxième enfant d'un couple dont le premier-né, un garçon, est mort à la naissance à cause de nombreuses malformations. Quant à Eve, elle « vide » ses parents qui n'osent même plus se risquer à entretenir un fragile espoir. Elle est en perpétuelle recherche d'un appui dorsal sur un « objet d'arrière-plan » (Grotstein, 1981), en perpétuelle recherche aussi d'une « seconde peau » (Bick, 1968) : adhésivité en quête d'un contact de surface avec toutes personnes ou objets rencontrés, « fabrication », lors des séparations, d'une « carapace » musculaire et tactile, faite de stéréotypies, de balancements constants, voire de comportements automutilateurs, « enveloppe » de sensations tactiles qui s'étend aux muqueuses du tractus digestif : Eve se jette sur la nourriture et l'avale soit en la gobant, soit en la déglutissant sans la mâcher, comme certains adolescents boulimiques qui se procurent ainsi des sensations tactiles en-dehors de tout « pensable » d'incorporation (Jeammet, 1992). Ou encore carapace de bruits qui agressent constamment son entourage et dans laquelle elle s'enferme en alimentant presque constamment un « mange-disque » ou en produisant des sonorités informes et continues.

1. La psychothérapie d'Eve a été conduite au CAMPS de la Rose, à Marseille, par M. Boubli, qui en expose ici quelques aspects.

Lorsqu'elle se trouve en manque de toutes ces sensations auxquelles elle s'agrippe, Eve est en proie à d'intenses angoisses de vidage, de chute, de liquéfaction, son corps et ses plaintes inarticulées se dissolvent alors en une atonie généralisée : elle se laisse couler. En début de thérapie elle se montre terrifiée et fascinée par les flaques d'eau, dans lesquelles elle se laisse chuter en gémissant de façon hémorragique, et elle reproduit en séance cette situation très anxiogène : elle déverse de l'eau et s'annihile elle-même en se faisant tomber dans la flaque ainsi produite. Ces répétitions compulsives vont se transformer en moments d'émergence de pensée grâce à la capacité contenante de la thérapeute, à sa « fonction a » (Bion, 1962). En supportant la douleur de l'envahissement désorganisateur qui lui est imposé par Eve, en essayant de continuer à penser, la thérapeute suscite chez l'enfant le plaisir d'être comprise-contenue dans une pensée. Le travail d'écriture très précis (Boubli, 1991, 1993) nous introduit, à travers les oscillations, régressions, crises, au mouvement dynamique selon lequel le plaisir de la vérité psychique partagée pousse l'enfant et la thérapeute à de nouvelles avancées dans les transformations de nouvelles angoisses liées « à ce corps sans bouchon mais doté d'une bouche-trou qui ne peut qu'engloutir à la façon de l'aspirateur ». La problématique de la séparation apparaît sous toutes ses formes ; vidage, arrachage, coupure, amputation, dévoration, évidemment, etc. Mais les transformations de ces angoisses au cours de la thérapie apparaîtront nettement à travers les productions vocales de l'enfant : d'abord simples vibrations laryngées, puis mélodies, suivront les « mots-ribambelles », les couplages, et enfin les mots séparés, individualisés, qui témoignent de la capacité nouvelle à découper avec les dents et à articuler la pensée. Chaque étape témoigne de l'émergence d'une nouvelle forme de pensée et l'ensemble nous introduit à l'histoire d'un début de constitution, chez Eve, des « contenant » fondamentaux de la pensée : temps, espace (distinction intérieur/extérieur et topologies propres à l'espace corporel et à l'espace environnant), invariants, causalité.

Dans le domaine des recherches sur les relations structurelles entre organisation psychique et processus de pensée, la description des évolutions langagières, relationnelles, perceptivo-motrices, intervenues au cours de la thérapie d'Eve, offre des indices importants pour l'étude des transformations, par la pensée, des angoisses de vide et de séparation. Peut-on aller plus loin et poser l'hypothèse que la pensée ne pourrait naître que de la poussée de telles angoisses ? Certains travaux sur l'acte de création semblent le suggérer. Anzieu (1975a) a, par exemple, posé l'hypothèse de l'issue extraordinairement créative de cette angoisse chez Biais Pascal : celui-ci, à la fin de la première année de sa vie, est soumis à diverses épreuves de séparation vécues

comme traumatiques. Il tombe alors gravement malade pendant plus d'un an. Mais, selon Anzieu, « grâce à une précocité de développement du Moi [...] et à un surinvestissement exceptionnel de la pensée », Pascal, au lieu de basculer dans la psychose, élaborera par ses découvertes scientifiques l'angoisse du vide et l'angoisse de séparation éprouvées par lui comme « défaillance du contenir, perte non plus de l'objet mais de l'être, hémorragie de substance vitale ». De telles fractures narcissiques de la « base de sécurité » de l'appareil psychique conduisent rarement, on le sait, à la naissance d'une pensée si inventive. Les solutions psychotiques ne sont pas rares. Elles entraînent des attaques des contenants de penser. Dans l'hallucination, par exemple, les organes des sens, habituellement employés pour la perception, fonctionnent comme des moyens d'expulsion de parties de la personnalité.¹

Paradoxalement, ces « excorporations » hallucinatoires peuvent parfois être portées, selon l'expression de Bion (1967), « au service de l'intuition thérapeutique ». C'est en ce sens que l'un de nous étudie les transformations par lesquelles il peut arriver que la stase hallucinatoire renaisse à la pensée dans une relation intertransférentielle.

LES HALLUCINATIONS : DE L'EXPULSION DES PENSÉES À LA REPRISE D'UN PROCESSUS DE PENSÉE

Jacques est un jeune homme de vingt-quatre ans, qui a subi une décompensation psychotique à l'occasion de sa première séparation de la cellule familiale, à son départ au service militaire. Pour obéir à ses voix, il courait tout nu dans la caserne et agressa physiquement plusieurs gradés. Aussitôt réformé, il subit un nouveau choc à son retour dans sa famille : sa chambre avait été donnée à son frère. Ce que Jacques vécut comme un vol en faveur de son frère l'amena à penser que ses parents, et en particulier sa mère, ne l'aimaient plus. L'agitation délirante entraîna alors une hospitalisation en urgence.

Au cours de la psychothérapie¹ qui s'instaure, la problématique de l'arrachement provoqué par le départ à l'armée suscite des hallucinations visuelles et cénesthésiques sur la surface de son corps. Il sent des boutons pousser sur son visage, en écho à des trous noirs, des

failles, ou des bosses qu'il hallucinait sur les murs du bureau dans lequel il est reçu. Quitter la maison familiale est appréhendé par Jacques comme un arrachement de la peau-mère-vêtement-maison, laissant ainsi un corps nu. Le contenu des premières hallucinations auditives, l'ordre : « Va courir tout nu », apparaît comme une figuration de ce qu'il a ressenti lors de ce douloureux départ. Cet événement a mis à jour ce qui était déjà présent chez Jacques : un état psychique de non-unification de ses expériences émotionnelles et de son moi, un degré d'élaboration psychique où le Moi-peau serait insuffisamment constitué (Anzieu, 1974 ; 1985).

Au cours des séances, l'évocation des séparations et du « vol » de sa chambre entraîne une situation de débordement émotionnel avec irruption des mécanismes hallucinatoires. L'hallucination peut alors être comprise comme une étape archaïque de la mise en représentation, un « pré-contenant ». Reviendrait ainsi, sous forme hallucinatoire, l'expérience émotionnelle non-élaborée d'une séparation encore impossible d'avec la mère. L'attention du thérapeute, sa participation affective en même temps que sa recherche de liens entraînent, après certaines interprétations, une véritable mutation, et la disparition, au moins provisoire, des hallucinations, qui deviennent inutiles quand l'atténuation de l'angoisse permet une reprise de la pensée.

Nous citons un autre exemple où il apparaît bien que c'est lorsque Jacques est impuissant à se représenter et à mettre en mots ses violences internes qu'il tente de les évacuer soit par la projection hallucinatoire, soit par des passages à l'acte. Ses actes violents antérieurs sont étroitement liés à des hallucinations de transformations de ses mains et de ses poignets en outils. Quand il tourne sa main sur elle-même, elle subit une transformation dévitalisante fondée sur l'homophonie : le poignet, la poignée. Ce mouvement de la poignée s'associe à une porte qu'on ferme, à sa chambre fermée donnée au frère, à la mise à la porte de chez sa mère. Dans la tension qui croît au cours d'une séance, le pouce devient une manette, une gâchette, « et la main un poing qui tue ». Jacques, les yeux écarquillés, est démuni face à cette violence qui l'envahit. Malgré l'inquiétude qui le saisit, le thérapeute parvient à penser sa propre émotion, qui fait écho à celle du patient, et ses interprétations peuvent commencer à détendre Jacques. La dévitalisation de la main semble nécessaire pour que Jacques puisse utiliser celle-ci pour agir sa haine. La projection hallucinatoire expulse la culpabilité : sa main lui échappe, elle n'est plus sienne, c'est elle qui le contraint.

Une nouvelle fois on assiste à cette crise dramatique qui résulte de l'imminence d'un passage à l'acte accompagné d'hallucinations et une nouvelle fois l'accueil par le thérapeute de ces violences, de ces

1. La psychothérapie de Jacques a été menée par Guy Gimenez au Centre hospitalier Montperrin d'Aix-en-Provence. Il en évoque ici quelques aspects.

son. Elle ne permet la métabolisation des angoisses de séparation que par ce qu'elle implique en elle-même d'interposition du père, rendant possible la *rêverie*, l'espace psychique, le jeu, entre les identifications féminines et masculines, leur vectorisation, et la souplesse de leurs étayages mutuels. L'Œdipe précoce, et toutes ses rééditions, fondent cette matrice de pensée personnelle, féconde. Toute attaque contre le couple parental intériorisé est attaque contre les possibilités d'engendrement d'une pensée vivante encore jamais conçue, attaque défensive contre le risque qu'il y a à penser, à affronter les angoisses du vide et de la séparation.

Bibliographie

- ANZIEU D. (1974), « Le Moi-peau », *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 9, 195-203.
- ANZIEU D. (1975a), « Naissance du concept de vide chez Pascal », *Nouvelle revue de psychanalyse*, 11, 195-203.
- ANZIEU D. (1975b), « Le transfert paradoxal », *Nouvelle revue de psychanalyse*, 12, 49-72.
- ANZIEU D. (1976), « Introduction à la traduction française », in L. Grinberg *et al.*, *Introduction aux idées psychanalytiques de Bion*, Paris, Dunod-Bordas, IX-XIII.
- ANZIEU D. (1985a), *Le Moi-peau*, Paris, Dunod.
- ANZIEU D. (1985b), « Du fonctionnement psychique particulier à l'intellectuel », *Topique*, 34, 75-88.
- ANZIEU D. (1986), *Une peau pour les pensées*, Paris, Clancier-Guénaud.
- ANZIEU D. (1987), « Les signifiants formels et le Moi-peau », in D. Anzieu *et al.* *Les enveloppes psychiques*, Paris, Dunod, 1-22.
- ANZIEU D. (1992), *Beckett et le psychanalyste*, Mèntha/Archimbaud.
- BATES E. (1979), *The Emergence of Symbols. Cognition and Communication in Infancy*, New York, Academic Press.
- BÉGOIN-GUIGNARD F. (1986), « Les avatars de la pulsion épistémophilique », in *Pulsions et connaissance*, premier colloque du GECP, Université de Provence, 43-48.
- BÉGOIN-GUIGNARD E. (1988), « Le rôle des identifications maternelles et féminines dans le devenir du masculin chez le garçon », *Adolescence*, 6, 49-74.
- BICK E. (1964), « Remarques sur l'observation des bébés dans la formation des analystes », *International Journal of Psychoanalysis*, 45, 558-566 ; trad. fr. *Journal de la psychanalyse de l'enfant*, 12, 14-35, 1992.
- BICK E. (1968), « The experience of the skin in early object-relations », *The International Journal of Psychoanalysis*, 49, 484-486 ; trad. fr. in D. Meltzer *et al.* (Eds.), *Explorations dans le monde de l'autisme*, Paris, Payot, 1980.
- BION W.R. (1957), « Différenciation de la part psychotique et de la part non psychotique de la personnalité », *Nouvelle revue de psychanalyse*, 10, 61-78, 1974.
- BION W.R. (1962), *Learning from Experience*, New York, Basic Books ; trad. fr. *Aux sources de l'expérience*, Paris, PUF, 1979.
- BION W.R. (1967), *Éléments de psychanalyse*, Paris, PUF, 1983.
- BOUBLI M. (1991), *Des objets concrets de la bouche à la structuration du langage. Oralité organisatrice des liens objectaux initiateurs de la parole*, mémoire de DEA, formation doctorale de psychologie, Université de Provence.
- BOUBLI M. (1993), « Les mots dans la bouche », in D. Anzieu *et al.*, *Les contenants de pensée*, Paris, Dunod, 127-144.
- BOWLBY J. (1969), *Attachment and Loss*, vol. 1 : *Attachment*, New York, Basic Books ; trad. fr., *Attachement et perte*, vol. 1 : *L'attachement*, Paris, PUF, 1978.
- BOYER A. (1985), *Approche clinique de l'entrée à l'école : enjeux et effets de la première rencontre*, thèse de doctorat de 3^e cycle, Université de Provence.
- BOYER A. (1991), « L'entrée en maternelle, un choc à élaborer en crise », *Dialogue*, 112, 58-65.
- CASTORIADIS-AULAGNIER P. (1975), *La violence de l'interprétation*, Paris, PUF.
- CAUVIN P. (1992), *Étude sur l'aménagement par les très jeunes bébés des variations de la distance dans la relation mère-bébé. Introduction de la notion de pré-curseurs de la transitionnalité*, mémoire de DEA, formation doctorale de psychologie, Université de Provence.
- CICCONE A., LHOPITAL M. (1991), *Naissance à la vie psychique*, Paris, Dunod.
- DESPINOY M. (1986), « Crises liminaires au cours des psychothérapies Mère-Bébé », communication au *Troisième congrès mondial de psychiatrie du nourrisson et des disciplines associées*, Stockholm, 3-7 août.
- DESPINOY M., BOUBLI M. (1991), « Learning abilities and therapeutic processes. A longitudinal study », *Conférence du réseau européen d'études longitudinales sur le développement de l'enfant*, Budapest, 21-23 mars.
- FAIRBAIRN R. (1952), « Les facteurs schizoïdes dans la personnalité », *Nouvelle revue de psychanalyse*, 10, 35-55, 1974.
- FLAMENT F. (1981), *Les dialogues comportementaux du nourrisson : réflexion et exemples méthodologiques*, Communication aux Journées de la Société française de psychologie, Rennes.
- GIMENEZ G. (1988), *Clinique de l'hallucination psychotique*, mémoire de DEA, formation doctorale psychologie, Université de Provence.
- GIMENEZ G. (1989), « À propos de l'hallucination », *Actes des Journées d'études du COR*,